

## La fabrique médiatique des réseaux de Georges de Peyrebrune, une « petite » naturaliste aux bas bleus

Sophie Ménard  
Université de Montréal ✉ 

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.106685>

Recibido: 22/12/2025 • Aceptado: 23/04/2026

**FR Résumé:** Cet article étudie, dans un moment décisif de la trajectoire de Georges de Peyrebrune (1883-1887), les stratégies médiatiques par lesquelles l'autrice, aux côtés de certaines de ses consœurs (Thilda, Delaville, Torrezão), met en visibilité des formes de sociabilité littéraire féminine. En s'attachant aux réseaux que Peyrebrune investit, mais aussi à ceux auxquels elle ne parvient pas pleinement à s'intégrer, il examine tout à la fois son exclusion du cercle de Médan, son engagement dans le « dîner des bas-bleus » et l'organisation des matinées littéraires du quai d'Orléans, qui témoignent de la nécessité pour les femmes de lettres de constituer des espaces alternatifs de légitimation.

**Mots clés :** Peyrebrune; Zola; cénacle; bas-bleus; réseaux; presse.

### **ES La fábrica mediática de las redes de Georges de Peyrebrune, una «pequeña» naturalista con «bas bleus»**

**Resumen:** En un momento decisivo de la carrera de Georges de Peyrebrune (1883-1887), este artículo examina las estrategias mediáticas mediante las cuales la autora, junto con algunas de sus colegas (Thilda, Delaville, Torrezão), hizo visibles formas de sociabilidad literaria femenina. Centrándose en las redes en las que Peyrebrune invirtió, pero también en aquellas en las que no logró integrarse plenamente, examina su exclusión del círculo de Médan, su participación en la “dîner des bas-bleus” y la organización de las matinées literarias del Quai d'Orléans, todo lo cual da testimonio de la necesidad de las escritoras de crear espacios alternativos de legitimación.

**Palabras clave:** Peyrebrune; Zola; cenáculo; *bas-bleus*; redes; prensa.

### **ENG The Media Fabrication of Georges de Peyrebrune's Networks, a “Little” Naturalist in Blue Stockings**

**Abstract:** At a decisive moment in Georges de Peyrebrune's career (1883-1887), this article examines the media strategies by which the author, along with some of her colleagues (Thilda, Delaville, Torrezão), made visible forms of feminine literary sociability. Focusing on the networks Peyrebrune invested in, but also on those she failed to fully integrate, this study examines her exclusion from the Médan circle, her involvement in the “dîner des bas-bleus” and the organization of literary matinees on the Quai d'Orléans, all of which testify to the need for women writers to create alternative spaces of legitimization.

**Key words:** Peyrebrune; Zola; cenacle; blue-stockings; networks; press.

**Sommaire:** 1. Une République naturaliste entre eux. 2. « Je suis... l'une d'elles » : le dîner des bas-bleus. 3. Écho(s) d'une matinée chez Peyrebrune.

**Cómo citar:** Ménard, Sophie. (2026). « La fabrique médiatique des réseaux de Georges de Peyrebrune, une “petite” naturaliste aux bas bleus ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 41(1), 29-37. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.106685>

De la participation de l'écrivaine Georges de Peyrebrune (1841-1917) à la vie littéraire sous la Troisième République, l'histoire littéraire n'a rien retenu, pas même son autofiction *Le Roman d'un bas-bleu* (1892), qui

met en lumière les mécanismes d'exclusion des femmes de lettres dans les milieux intellectuels et éditoriaux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Son œuvre n'a été reconnue par aucun des « maîtres » fondateurs des grandes écoles ou esthétiques qui ont marqué cette période (naturalisme, décadentisme, symbolisme), et la romancière est absente des cénacles désormais célèbres : les soirées de Médan (mais elle fréquente les soirées de Mme de Rute), les mardis de Mallarmé (mais elle prend part aux vendredis de Camille Delaville), les « dîners des Cinq » où se retrouvent Goncourt, Flaubert, Zola, Tourgueniev, Daudet (mais elle est invitée aux « dîners des bas-bleus »), le grenier des Goncourt (mais elle fait partie du grenier d'Olympe Gevin-Cassal)<sup>1</sup>. À partir des liens que Georges de Peyrebrune tisse à un moment-clé de sa carrière (1883-1887)<sup>2</sup>, cet article propose d'examiner la place qu'occupe l'écrivaine, avec ses consœurs, dans l'espace public. Il s'agira de cerner certaines des stratégies médiatiques de visibilité qui contribuent à construire des formes féminines de sociabilité littéraire. En particulier, nous interrogerons son absence du cercle de Médan, son engagement dans le « dîner des bas-bleus », ainsi que l'organisation des matinées littéraires du quai d'Orléans.

## 1. Une République naturaliste entre eux

Dans le cercle de Médan se côtoient différents écrivains, parmi lesquels Paul Alexis, Guy de Maupassant, Joris-Karl Huysmans, Henry Céard et Léon Hennique, qui publient les *Soirées de Médan* en 1880. Autour de ce noyau gravitent, dans la décennie suivante, des débutants comme Paul Bonnetain, Lucien Descaves, J.H. Rosy aîné, qui rêvent de s'affilier au groupe des médaniens. Tous ces « petits naturalistes » (Brunetière, 1884) reconnaissent en Zola un « maître » et un « chef d'école, et d'une école avec laquelle il faudra compter », selon les mots de Georges de Peyrebrune (1879)<sup>3</sup>. Si Zola a « fait de sa "médanière" la pépinière de la jeune littérature » (Saminadayar-Perrin, 2020 : 16), il n'y a pas admis de femme auteur, pas même Peyrebrune que Camille Delaville qualifie de « plus jeune et [...] plus gentil des disciples de Zola » (1883 : 1)<sup>4</sup>. Pourtant, « l'allégeance au naturalisme » de Peyrebrune « fut à un moment donné indiscutable », et on peut affirmer que, comme pour les autres petits naturalistes, sa « carrière [...] présente des traits susceptibles d'enrichir l'histoire de ce mouvement littéraire » (Colin, 1988 : 280). Dès 1879, elle manifeste son adhésion à cette esthétique dans *Le Réveil de la Dordogne*, où ses articles louent les qualités de l'œuvre de Zola : geste typique d'une jeune artiste en quête de légitimité. Elle possède, par bien des aspects, le « profil de l'écrivain naturaliste » : « un statut familial et professionnel médiocre, une faible dotation culturelle et une origine provinciale » (Dubois, 1978 : 85). Elle reste néanmoins, comme la plupart des femmes auteurs, à l'écart de « la camaraderie littéraire et [de] toutes les formes qu'elle peut prendre, des moins structurées aux plus institutionnelles » (Reid, 2020 : 19). Il est vrai que Descaves, Bonnetain, Rosny, qui arrivent à Paris à l'âge de vingt ans au tournant des années 1880 et pour qui l'école naturaliste est incontournable (Pagès, 2014 : 271), peinent à trouver des appuis du célèbre romancier (Colin, 1988 : 32). Peyrebrune, quant à elle, commence sa carrière à Paris au même moment, mais dans des conditions différentes : elle a près de quarante ans, presque l'âge du « maître », elle fuit un mariage malheureux et doit gagner sa vie par l'écriture.

L'absence de l'écrivaine dans le cercle de Médan révèle combien les réseaux de l'époque sont genrés, et combien la reconnaissance passe par des formes de socialité auxquelles les femmes ont difficilement accès. La médanière zolienne fonctionne en effet comme un « boys club » (Delvaux, 2025 [2019]), soit comme un réseau d'hommes qui, en excluant les femmes, travaillent par cooptation à accroître collectivement leur capital économique, culturel et social. Zola lui-même ne reconnaît guère de valeur aux œuvres de ses contemporaines. Une anecdote rapportée par l'écrivaine portugaise Guiomar Torrezão l'illustre. Lorsque la romancière Emilia Pardo Bazán lui demande de nommer une femme de lettres au « talent supérieur »

<sup>1</sup> Certes, Georges de Peyrebrune a pu jouir d'un statut d'exception, pendant une partie de sa carrière. Guiomar Torrezão par exemple écrit : « L'auteur d'*Une séparation* est peut-être le seul écrivain français d'aujourd'hui à qui ses compatriotes et surtout Catulle Mendès confèrent l'honneur de la camaraderie littéraire » (1888 : 268). Toutes les citations provenant de cet ouvrage sont une traduction libre du portugais (je remercie Ysaline Willocq de m'avoir fait connaître cet ouvrage qui consacre un chapitre à Peyrebrune). Delaville confirme aussi cette « chose absolument extraordinaire » : « nul homme de lettres ne conteste [le] talent [de Peyrebrune] » (Delaville, 1887 : 3). Mais, dans les faits, les deux principaux mentors de l'écrivaine, Catulle Mendès et Arsène Houssaye, hommes importants à l'époque, ne sont pas restés dans la mémoire de l'histoire littéraire au même titre que les Zola, Maupassant, Mallarmé ou Verlaine. Voir sur le premier et sa disparition progressive de l'Histoire, l'ouvrage collectif dirigé par Jean-Pierre Saïdah (2012). Notons que Peyrebrune n'est mentionnée qu'une seule fois dans cet ouvrage – et de manière peu significative dans une liste d'écrivains qui apparaissent sur une affiche (Saïdah, 2012 : 216) ; elle est, plus encore que Mendès, effacée, elle qui a pourtant co-écrit un roman avec lui, publié sous le pseudonyme de Bénédicte Ryno, *Les Belles Mortes* (qui paraît dans *La Vie populaire* en mars 1891).

<sup>2</sup> En 1883, Peyrebrune publie son chef d'œuvre *Victoire la Rouge* (Eugène Plon-Nourrit et Cie), qui la place parmi les écrivaines les plus connues de cette décennie. En 1884, elle publie, une fois par semaine pendant six mois, une chronique au *Télégraphe*, où elle fait paraître aussi en feuilleton son roman suivant, *Une séparation*, lequel sera ensuite édité par Charpentier, l'éditeur de Zola, de même que *Mademoiselle de Trémor* (1885). Suit une période très productive avec notamment la publication de trois recueils de nouvelles – *Les Frères Colombe* (1886), *Une décadente* (1886), *Les Roses d'Arlette* (1886) – et deux romans : *Les Ensevelis* (1887) et *La Margotte* (1887). En 1886, elle tient la chronique « Nos échos » dans la *Revue verte* fondée par Camille Delaville et une chronique au journal *La République française*. En somme, la romancière, intellectuelle engagée et chroniqueuse recherchée, est au cœur de la vie littéraire de cette époque. Pour plus d'informations sur la vie de Peyrebrune, voir Socard (2011).

<sup>3</sup> Sur les liens entre Peyrebrune et Zola, voir Lydia de Haro Hernandez (2020), Nelly Sanchez (2002 et 2007), Sophie Ménard (2026) et Lucie Nizard (2026).

<sup>4</sup> Dans son article sur les « petits naturalistes », Brunetière ne s'intéresse pas aux écrivaines. Il ne fait que signaler la romancière George Eliot qu'il associe au naturalisme anglais (Brunetière, 1884 : 701). Plus récemment, dans son livre *Zola renégats et alliés. La République naturaliste*, René-Pierre Colin dresse la galerie de trente-trois écrivains « dont l'allégeance au naturalisme fut à un moment donné indiscutable et dont la carrière, aussi mince soit-elle en certains cas, présente des traits susceptibles d'enrichir l'histoire de ce mouvement littéraire » (1988 : 280). Aucune femme n'est mentionnée. Comment s'expliquer que ni Georges de Peyrebrune ni Jane de la Vaudère ni Marc de Montifaud ni Henry Gréville n'y figurent ?

qui mériterait l'honneur d'une visite, Zola lui aurait répondu, avec dédain : « Mon Dieu, madame, visitez-en tant que vous voudrez, mais, littérairement, elles n'existent pas : voilà tout » (Torrezão, 1888 : 268). Cette déclaration condense l'exclusion systémique des femmes du groupe des naturalistes, même quand, comme Peyrebrune, elles en maîtrisent certains des codes.

Sans parrainage au sein du cercle de Médan, Peyrebrune publie tout de même quelques romans naturalistes qui la positionnent sur l'échiquier littéraire comme une disciple de Zola. La fabrique identitaire de l'écrivaine en « petite naturaliste » ne repose donc ni sur une participation cénaculaire ni sur une appartenance directe au groupe des médaniens. À ce titre, le statut qu'on peut lui attribuer *a posteriori* de « petite naturaliste » relève d'une affinité esthétique construite par la critique. Cette identité est avant tout médiatique : le roman naturaliste agit comme un étalon pour tracer, dans la presse, un réseau d'échos entre les fictions de Peyrebrune et celles de Zola<sup>5</sup>. *Victoire la Rouge* (1883), par exemple, lui vaut d'être accusée d'avoir cédé à « cette sympathie sentimentale dont notre littérature est prise pour les simples depuis l'avènement du naturalisme » (Bourde, 1883 : 3). Ce roman partage en effet avec les œuvres zoliennes plusieurs traits caractéristiques : les fatalités de la chair, la misère sociale, l'influence du milieu, la description de la servitude professionnelle, l'intérêt pour les mœurs, les scènes du corps au travail, les appétits, etc. Jules Lemaitre reconnaît qu'elle « donne dans le roman naturaliste » (1886 : 4). Camille Delaville affirme qu'elle fait « du Zola de derrière les buissons et non de derrière le fumier » (1887a : 28). La chroniqueuse souhaite d'ailleurs que l'écrivaine soit publiée dans le *Gil Blas*, organe de presse qui est favorable aux romanciers naturalistes (Colin, 1988 : 51), comme elle le lui écrit dans une lettre datée du 28 mai 1886 : « [Il] paie bien, sa publicité est immense et je voudrais vous y voir comme vous devriez y être, à côté de Zola et de Maupassant » (Sanchez, 2010a : 132). Ce vœu se réalise en 1887, lorsque *La Margotte* paraît dans les pages du journal, aux côtés de *La Terre* de Zola ; roman qui déclenche la violente réaction du « Manifeste des Cinq » et qui marque une rupture au sein du naturalisme. Camille Delaville, qui associe encore Peyrebrune au naturalisme en 1886, change, elle aussi, de position lors du scandale provoqué par *La Terre*. Elle résume la polémique :

Au moment où le terrible Zola faisait retentir le rez-de-chaussée de *Gil-Blas* de tous les bruits extraordinaires dont il lui avait plu de composer sa symphonie de *La Terre*, les lecteurs de cet aimable et littéraire journal s'émurent et s'indignèrent ; alors, ne pouvant interrompre l'œuvre du maître, le directeur de *Gil-Blas* chercha quel était l'ouvrage le plus éloigné de ce genre, qu'il pourrait offrir à ses abonnés en manière de réclame. Georges de Peyrebrune venait de finir *La Margotte*, feuilleton qui lui était demandé depuis longtemps... c'était bien là le récit idéaliste (autant que notre époque peut l'admettre) qui devait compenser la prose magistralement hargneuse et immonde de Zola en cette dernière étude. [...] La goutte de lait sur la brûlure faite par l'huile bouillante. [...] [N]ous eûmes cette œuvre toute de sentiment, côte à côte avec *La Terre*. (Delaville, 1887b : 3)

Si Peyrebrune occupe le même espace médiatique que Zola, elle n'est donc pas rangée sous le même chapeau esthétique : *La Margotte* est explicitement mobilisée comme antithèse. Associer ce récit d'ascension sociale – qui relève de la tradition du *Bildungsroman* – à l'esthétique idéaliste revient, comme le suggère Delaville, à le situer « le plus loin possible » du roman naturaliste, au point d'en neutraliser symboliquement toute possible affiliation. Confirmant la parution de *La Terre* malgré les plaintes suscitées par cette « œuvre puissante qui provoque dans la presse de si ardentes polémiques », le journal annonce simultanément *La Margotte*, décrite comme « une de ces études de femme auxquelles excelle l'écrivain de grand talent », « simple et touchante », « moderne », « dramatique » et dotée d'un « piquant attrait d'actualité » (Anonyme, 1887 : 1). Ainsi, le roman peyrebrunien est instrumentalisé pour contrebalancer la « puissance » scandaleuse du « maître ». À l'obscénité et à la vulgarité reprochées à Zola dans sa représentation des paysans répond la simplicité d'une « étude de femme » qui vient rééquilibrer les pages du journal, au prix d'un recours assumé à des stéréotypes genrés pour classer les genres romanesques. Si, pour Zola (et l'histoire littéraire reprendra en partie ce faisceau d'oppositions), « le réalisme apparaît comme un dépassement savant (et masculin) de l'idéalisme » (Zanone, 2015 : 549), ce dernier sert ici à amortir les saillances, les excès et la violence polémique du premier<sup>6</sup>. La fabrique identitaire de Peyrebrune est donc fluide, oscillant entre roman idéaliste et roman naturaliste. Et son naturalisme glisse souvent vers la revendication sociale, en particulier la défense des droits des femmes, et s'ancre aussi dans les codes du roman sentimental. C'est probablement cette hybridation esthétique, associée à son genre/*gender* féminin (Planté, 2015), qui la maintient à l'écart du cénacle médanien.

## 2. « Je suis... l'une d'elles » : le dîner des bas-bleus

Si Georges de Peyrebrune n'a pu infiltrer le groupe de Médan, malgré les échos médiatiques et thématiques (voire intertextuels) qui la rattachent à Zola, elle participe dès 1884 à un événement de sociabilité littéraire : les « dîners des bas-bleus », fondés par Jeanne Thilda (pseudonyme de Mathilde Stevens), chroniqueuse au *Gil Blas*, et par Camille Delaville, collaboratrice à *La Presse* et aux *Matinées espagnoles*. Invitée par cette dernière, elle accepte d'y participer puisque, comme elle l'écrit à son ami Joseph Reinach, « [i]l paraît que tout le dessus du Paris littéraire y assiste. On élague tout ce qui n'a pas un nom<sup>7</sup> » (Peyrebrune, [1884], f° 162).

<sup>5</sup> Notons que Peyrebrune est aussi comparée à Sand, à Balzac, à Flaubert, à Maupassant.

<sup>6</sup> Sur le roman idéaliste et ses rapports avec le naturalisme, voir Seillan (2012) ; plus précisément sur cette question chez Peyrebrune, voir Ménard (2026).

<sup>7</sup> Lettre de Georges de Peyrebrune à Joseph Reinach, vendredi [sans date], Bibliothèque nationale de France, NAF 13565, f° 162.

La lettre laisse entendre que l'écrivaine évolue au sein d'un cercle littéraire sélectif et mondain. Elle témoigne ainsi de son inscription dans un milieu de femmes de lettres reconnues, dont l'appartenance repose autant sur la notoriété que sur la sociabilité. Ces dîners, réservés à celles qui ont « un nom », reprennent en partie le modèle des repas entre hommes de lettres, dont le plus célèbres est le dîner Magny, « une variante des cercles » : « il s'agissait de réunions périodiques entre hommes, prenant la forme de repas, la plupart du temps au restaurant, parfois chez un membre du groupe, qui se sont multipliées sous le Second Empire et qui ont constitué une convivialité à la mode » (Martin-Fugier, 2007 : 49). Mais les dîners des bas-bleus s'en distinguent également car, pour les écrivaines, ils « affirment une rupture avec la sociabilité de salon, admise pour les femmes » (Thérenty, 2023 [2019] : 86), en proposant une alternative publique. Dans un entrefilet paru le 10 juillet 1884 dans le *Gil Blas*, Jeanne Thilda annonce avec humour la fondation du « club des bas-bleus », dont elle se proclame « présidente ». Elle y déclare que ces femmes ne voulant plus faire « bouillir le pot au feu » (Thilda, 1884 : 1) préfèrent se réunir entre elles, au restaurant, pour tisser des liens. Comme l'analyse Margot Irvine,

[p]ar l'entremise de tels dîners, les femmes journalistes se créent un réseau qui s'avérera fort utile dans la trajectoire de leurs carrières. [...] [E]lles ne participent pas aux mêmes réseaux littéraires que leurs confrères ; de plus, certaines formes de sociabilité masculine ne sont pas considérées comme appropriées pour des femmes « comme il faut ». (2022 : § 3)

Le dîner des bas-bleus ne répond toutefois pas aux critères du cénacle. S'il constitue un réseau et une « forme de sociabilité » (Glinier & Laisney, 2017), il est avant tout une manifestation publique qui a été pensée comme une entreprise « ironique, fortement publicitaire et sérieuse » (Thérenty, 2023 [2019] : 88). Organisé à quatre reprises entre juillet et novembre 1884, l'événement ne semble pas avoir connu de prolongement durable, mais il a certainement contribué à « créer et [à] fortifier la camaraderie des femmes de lettres » (Colombine, 1886 : 1). Lieu de sororité professionnelle, de réseautage et de prise de parole publique, ce club contribue à la visibilisation des femmes dans le champ littéraire et journalistique, et à la mise en place de stratégies de résistances pour mieux contrôler leur image.

Ces femmes de lettres ont-elles le sentiment d'appartenir à « une corporation d'élu[e]s », comme les membres masculins des cénacles (Glinier & Laisney, 2017 : § 3) ? Elles sont en tout cas sélectionnées par Delaville et Thilda, qui leur adressent des invitations formelles à se rencontrer « une fois par mois » (Thilda, 1884 : 1)<sup>8</sup>. Outre Peyrebrune, le cercle réunit Mary Summer, Lydie Paschkoff, Madeleine Brès, Maurice Reynold, Aimé Delyon, Camée, Mary Davyl, Olympe Audouard, Rosine Bloch<sup>9</sup>. Dans le compte rendu du premier dîner, Thilda qualifie les convives d'« initiés » et précise que les conditions d'admission sont simples : « un peu de talent, le plus d'esprit possible, et la dose de beauté que possède toute femme intelligente doublée d'une Parisienne » (1884 : 1). Ce discours joue avec les stéréotypes associés aux femmes de lettres, et en opère, de façon efficace, une « resignification subversive » (Butler, 2004 : 244), reposant sur la reprise des insultes (par exemple, l'idée reçue que les femmes aux bas bleus sont peu talentueuses et masculines) et la production de formes alternatives de légitimation, par la resémantisation axiologique de mot « bas-bleu », qui n'a plus, sous la plume de Thilda, « rien d'offensant » (1884 : 1) et qui contribue à le « vid[er] de [sa] charge d'humiliation » (Butler, 2004 : 244). Dans son article, dont la première partie est entièrement consacrée à une « remise en scène [restaging] » (Butler, 2004 : 38) du bas-bleu, Thilda désamorce les accusations de virilisation reliées à cette figure : contredisant Barbey d'Aureville, directement évoqué dans l'article<sup>10</sup>, elle insiste sur le charme de ces « jolies femmes brunes ou blondes » qui sont « de bonne compagnie » (Thilda, 1884 : 1). Ce faisant, elle reconstruit l'image du bas-bleu en réinjectant, ironiquement, des formes acceptables de féminité<sup>11</sup>. La tactique de résignation est aussi visible dans son style qui mise sur l'atténuation : les bas-bleus ont un « grain d'esprit » (Thilda, 1884 : 1) et des « parcelles de morale... » (Thilda, 1884 : 2). Perce ici l'imaginaire culturel incorporé de « l'humilité » et de la « modestie » de la femme de lettres, qui est une manière de continuer à performer les rôles attendus. L'article camoufle l'éthos des femmes trop savantes « qui usurpent les fonctions masculines », afin de « prouver que, malgré l'entreprise de publication à laquelle elles se livrent, [les bas-bleus] conservent l'humilité que l'idéologie du temps associe à la féminité » (Legrand, 2018 : 175). C'est, à notre avis, cette ruse qui explique pourquoi Thilda mentionne les travaux d'aiguille (« dentelles », « raccommodage », « ciseaux ») et ironise sur le fait que les femmes ne doivent pas « penser à autre chose qu'aux chiffons et aux fanfreluches » (Thilda, 1884 : 1). Elle affirme la respectabilité du bas-bleu, femme transitive qui peut passer de l'univers de la *domus* à celui de l'écriture. Enfin, une autre stratégie de résignation du bas-bleu consiste à produire un héritage qui lui confère une historicité prestigieuse. En invoquant « nos grand'mères » et « nos marraines », Thilda inscrit les bas-bleus dans une généalogie féminine illustre,

<sup>8</sup> Voici l'invitation, fort probablement lancée en juin 1884 par Delaville à Peyrebrune : « Nous espérons que vous êtes à Paris et que vous nous ferez le grand honneur d'assister au prochain dîner des Bas-bleus. Cette fois il aura lieu chez Notta, au coin du Boulevard et de la rue Poissonnière et nous sommes assurées qu'il sera confortable » (Sanchez, 2010 : 77).

<sup>9</sup> Si plusieurs écrivaines en vue le fréquentent, d'autres n'ont jamais, aux dires de Mme de Rute, voulu y participer : « ni Mme Daudet, ni Mme Adam, ni Mme Michelet, ni Mme Ségalas, ni Mme Gréville, ni Mme Émile Lévy, ni Mme Bentzon, etc., etc., c'est-à-dire les vraies femmes de lettres » (Rute, 1888 : 198).

<sup>10</sup> Barbey d'Aureville explique que « les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes. Ce sont des hommes – du moins en pré-tention –, et manqués » (Aureville, 1968 [1878] : XI). Sur les bas-bleus, parmi les nombreux ouvrages sur la question, voir, pour la période qui nous intéresse, Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (2017).

<sup>11</sup> Voir sur ce sujet Sharon Larson (2018).

qui remonte aux « Précieuses » du XVII<sup>e</sup> siècle et à des figures comme la duchesse de Longueville, Mme de Lafayette, Mme de Sévigné. Cette réappropriation des « aïeules » participe de la construction d'un matrimoine, où les bas-bleus deviennent les héritières d'une lignée de « reines » et de « souveraines du style » (Thilda, 1884 : 1).

Si le mot même de « bas-bleu », péjoratif, est retourné et revendiqué comme un blason identitaire, le renversement axiologique de cette assignation s'actualise sur un mode collectif : « [N]ous adoptons et nous nous parons de ce joli nom de Bas-Bleus, nous le gravons sur nos bannières, nous le mettons sur nos cartes de visite avec l'orgueil d'un soldat fier du ruban rouge » (Thilda, 1884 : 1). L'usage répété du pronom « nous », la fierté affichée du nom et la comparaison militaire forment une identité groupale, à la fois solidaire et offensive. Ces dîners que partagent Georges de Peyrebrune et ses consœurs sont ainsi un espace d'*empowerment* : « Nous sommes une minorité. Agissons donc comme les minorités qui remportent des victoires, en se faisant solides et compactes, unies d'un même vouloir » (Colombine, 1886 : 1). Ce qui relie en partie les femmes de lettres et journalistes qui participent aux dîners n'est pas, comme pour les cénacles masculins, un corpus de valeurs esthétiques homogènes. Si une forme de « bas-bleuisme » collectif est revendiquée, c'est avant tout sur un mode englobant : le groupe rassemble des femmes qui signent « des romans, des pièces, des articles » (Thilda, 1884 : 2)<sup>12</sup>. Sans programme artistique commun, les bas-bleus assument une identité inclusive : hommes et femmes y sont admis (« la table des Bas-Bleus est accessible à tous les riches d'esprit » [Thilda, 1884 : 2]), même leurs célèbres détracteurs, tels Barbey d'Aurevilly (invitation qu'il décline). La hiérarchie entre les genres et le *gender y* est abolie.

Le dîner des bas-bleus est par ailleurs « un objet imaginaire », même légendaire, discernable « à travers les productions du cercle » (Glinoyer & Laisney, 2017 : § 3) : l'article de Thilda, les nombreux comptes rendus qu'il suscite (Chincholle, 1884 : 2), les railleries qu'il attire, et aussi le texte théâtral de Peyrebrune intitulé « Jupiter et les "bas-bleus" » qu'elle a d'abord publié dans le Supplément littéraire du *Figaro* du 2 décembre 1893. Dans cette fiction, un Jupiter-Zola préside le jugement de trente-huit femmes de lettres, dont plusieurs sont membres du club. Toutes revendiquent brièvement leur apport au monde des lettres. La dernière à paraître est Peyrebrune elle-même, qui se présente par un simple : « je suis... », avant de signer « Hunedell » : *je suis... l'une d'elles*<sup>13</sup>. Ce geste d'effacement individuel au profit d'une identité collective prolonge la logique de visibilité partagée mise en place par Thilda qui cite nommément ses consœurs dans son article :

Paul de Charry, du *Pays* ; Camée, de la *Patrie* ; Camille Delaville, de la *Presse* et de l'*Opinion nationale* ; Georges de Peyrebrune, très félicitée de l'issue de son procès avec Sarah Bernhardt ; Maurice Raynold, Gustave Aller (l'auteur du *Bleuet*) ; Olympie Andouard, la directrice du *Papillon* ; Mme Bloch, la statuaire, et votre servante Thilda. (Thilda, 1884 : 2)

Cette stratégie de mise en réseau, incarnée – tant chez Peyrebrune que chez Thilda – dans la structure même de la liste, crée l'image d'un groupe diversifié et compétent. Celui-ci unit des critiques littéraires, directrices de revue, chroniqueuses, poètes, artistes, romancières, etc., qui ont une parole revendicatrice, voire féministe, sur la professionnalisation des femmes de lettres. Cette occupation de l'espace médiatique vise à déconstruire les stéréotypes qui circulent à leur sujet dans l'imaginaire social et à leur injecter une charge de résistance.

### 3. Écho(s) d'une matinée chez Peyrebrune

Le journal est, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un haut lieu de publicisation des sociabilités féminines. En contribuant à renforcer la visibilité du « club des bas-bleus », l'article de Thilda (*Gil Blas*) ou encore la fiction théâtrale de Peyrebrune (*Le Figaro*) deviennent des outils précieux de la construction d'un réseau de femmes dans l'espace public. Comme le rappelle Marie-Ève Thérenty, cette période voit surgir une « batterie de chroniqueuses parisiennes » (2023 [2019] : 78), dont plusieurs investissent les événements mondains et culturels organisés par des femmes de lettres ou de presse<sup>14</sup>. C'est notamment le cas de Peyrebrune qui se fait écho dans la *Revue verte* en 1886, chroniquant les bals masqués et les salons littéraires, tels ceux de Mme de Rute ou de Camille Delaville. Cette dernière, dans sa série « Mes Contemporaines » publiée dans *Le Constitutionnel* en 1887 (et reprise chez Sévin la même année), compose une galerie de portraits de femmes « hors du commun », esquissant ainsi « un plaidoyer en faveur des littératrices » (Sanchez, 2010b : § 15), dont plusieurs – Éliane Bloch, Olympie Andouard, Georges de Peyrebrune – appartiennent au club des bas-bleus. C'est aussi dans *La Presse* que cette sociabilité, au centre de laquelle se situe Peyrebrune, trouve un écho, dans une chronique signée « Carmen » (pseudonyme de Delaville) intitulée « Les heures parisiennes. Une matinée chez Georges de Peyrebrune » (16 mai 1885). Cet article – qui sera notre ultime exemple pour examiner les spécificités groupales qui se déploient autour de Peyrebrune dans les années 1884-1887 – relève d'un genre hybride : ce récit d'une visite à l'écrivaine livre un portrait de la célèbre femme de lettres comme « maîtresse » d'un salon, tout en faisant un compte rendu d'un événement mondain et la critique littéraire de son plus récent livre.

<sup>12</sup> Comme l'explique Margot Irvine (2022 : § 7), la plupart des membres des dîners des bas-bleus sont liés par des lieux de publication, notamment la revue *Les Matinées espagnoles : nouvelle revue internationale européenne*, qui paraît deux fois par mois de 1883 à 1896 à Paris et à Madrid.

<sup>13</sup> Sur ce texte de Peyrebrune, voir Haro Hernandez & Socard (2020).

<sup>14</sup> « Le règne de la petite presse favorise la mise en scène, au quotidien, de la "vie littéraire" dans tous ses aspects (le boulevard, les coulisses, les salons) : d'où une surreprésentation auto-promotionnelle des écrivains les plus engagés dans le journalisme » (Saminadayar-Perrin, 2022 : § 6).

L'ouverture de la chronique de Delaville insiste sur le cadre parisien de la demeure de Peyrebrune, située « à l'ombre de Notre-Dame » (Delaville, 1885 : 2). Le quartier, les tours gothiques et la Seine composent un décor qui évoque un Paris intemporel. La comparaison avec les « châtelaines du Moyen Âge », ces « nobles dames des légendes » (Delaville, 1885 : 2), contribue à une forme de sacralisation de l'écrivaine, construite en bâtisseuse de romans : « sa pensée [...] est occupée à bâtir quelque exquis roman pour la *Revue des Deux Mondes* ou pour la *Revue bleue* » (Delaville, 1885 : 2). Cette construction symbolique est reprise dans les impressions de voyage que l'écrivaine portugaise Guiomar Torrezão consacre à une visite qu'elle a faite chez Peyrebrune, « le jour de la sainte [du] nom » de cette dernière (Torrezão, 1888 : 255). Évoquant à son tour « les tours de Notre-Dame » (Torrezão, 1888 : 253) et le « Paris légendaire d'autrefois » (Torrezão, 1888 : 254), avant de qualifier l'appartement du quai d'Orléans de « succursale de l'Olympe », Torrezão opère, comme Delaville, un transfert de sacralité. La romancière est attachée à son groupe « petit, mais très fidèle d'amis proches » (Torrezão, 1888 : 256)<sup>15</sup>. Le compte rendu souligne clairement l'aura de la maison de l'écrivaine : « le talent de Georges de Peyrebrune lui conférait un prestige irrésistible » (Torrezão, 1888 : 256). L'espace privé est le lieu où se conçoit et se réalise l'œuvre, où la littérature s'incarne, où se manifeste la grandeur de l'écrivaine<sup>16</sup>. Delaville et Torrezão s'inscrivent en cela dans les conventions du genre journalistique de la « visite à l'écrivain », qu'Olivier Nora (1986) a analysé comme un rituel d'intronisation : elles découvrent le sacré dans le prosaïque et font de l'autrice une sainte laïque entourée de ses fidèles. Les deux récits de la visite à Peyrebrune cherchent à produire une image vénérable de la femme de lettres. Delaville cite un certain « M. X. » affirmant que « les femmes qui écrivent ont généralement des caractères désagréables » (Delaville, 1885 : 2). Elle s'empresse de contredire ce lieu commun en assurant que Peyrebrune est « la plus douce, la plus modeste, la meilleure des créatures » (Delaville, 1885 : 2). Si elle participe à une féminisation et à une singularisation de la « grande écrivaine » (Peyrebrune est « hors de la série » [Delaville, 1885 : 2]), l'énumération hyperbolique semble aussi être conditionnée par les mêmes modèles présents dans l'article de Thilda de l'humilité, la modestie, la douceur<sup>17</sup>. On peut parler d'une consécration en mode mineur, qui reprend à la fois les schèmes culturels qui sacralisent le génie, et d'autres qui le minorent pour rendre socialement acceptable la figure de la bas-bleu<sup>18</sup>.

Le « cercle » de Peyrebrune n'est dans les faits ni un cénacle ni une école. L'écrivaine n'est pas un maître avec des disciples – seul Houssaye est qualifié de « maître aimé de tous », Peyrebrune est la « maîtresse de la maison » (Delaville, 1885 : 2). Et si elle accueille des « amis fidèles » dans son salon, ce n'est pas pour y lire à haute voix ses dernières œuvres ni pour préparer une bataille littéraire : les amis ont été conviés à une matinée spéciale en son honneur, avant son départ estival pour la Dordogne. La chronique prend dès lors la forme d'un compte rendu mondain, dressant la liste des invités illustres, faisant la description du décor, et mentionnant les mets et les spectacles. Avec ses chansons, monologues, triolets, compositions musicales, le salon du quai d'Orléans se transforme en une scène sociale et intellectuelle, dont Peyrebrune est le centre de gravité. Le texte égraine les noms célèbres : Arsène Houssaye, Félix Galipaux, les frères Lionnet, Delpy, Dracy, Reiffe, Mlle Mélodia, la comtesse de Mouzay, Madame de Rute, Madame Bissieux, Madame Summer, etc. La pratique du « name dropping » devient un outil de légitimation : elle génère un effet groupal. Elle peut être mise en relation avec la liste du texte théâtral « Jupiter et les bas-bleus » ou avec le dénombrement des invitées aux dîners des bas-bleus. Elle donne ainsi un corps visible au cercle de Peyrebrune. La chronique agit comme une façon de promouvoir son salon, construisant un (petit) capital culturel qui sert l'écrivaine et son œuvre, dont il contribue également à la mise en marché. La matinée est, dans les faits, le prétexte pour lancer le dernier livre de Peyrebrune, *Mademoiselle de Trémor*, et son compte rendu en annonce la parution : Delaville en fait l'éloge tout en évoquant les autres productions – « c'est évidemment le meilleur ouvrage de l'auteur de *Marco*, de *Gatienne* et de *Victoire la Rouge* » –, et en la positionnant dans une filiation avec George Sand (ce que la mention de la *Revue des Deux Mondes*, citadelle du roman idéaliste [Seillan, 2012], avait déjà actualisée) : l'œuvre « rappelle la manière de George Sand dans les *Mauprat* et dans le *Marquis de Villemer* » (Delaville, 1885 : 2).

Enfin, si l'article tient de la réclame, il diffuse aussi une reconnaissance transnationale en européanisant le réseau des femmes de lettres. À la visite à la grande écrivaine parisienne s'ajoute le récit d'une écrivaine en visite à Paris, Guiomar Torrezão, « la George Sand portugaise » (Delaville, 1885 : 2). La ville y est construite comme la capitale culturelle du XIX<sup>e</sup> siècle, lieu où se joue la consécration artistique auprès d'une « société de deux cents personnes, toujours les mêmes » (Delaville, 1885 : 2). Par un effet métonymique, le troisième étage du quai d'Orléans devient un microcosme de cette capitale, un point d'entrée pour une écrivaine étrangère en quête de contacts. Torrezão, admirative, fait d'ailleurs, dans ses souvenirs de voyage, de cette rencontre un moment décisif de filiation et inscrit sa prédécesseuse dans un réseau de mémoire partagée (Torrezão, 1888 : 272-273). Qu'elle y retranscrive un entrefilet du *Gil Blas*, relatant la fameuse matinée chez Peyrebrune, souligne le rôle mémorable de celle-ci tout autant que le rôle central des échos médiatiques dans la fabrique de la notoriété. La « matinée » franchit les frontières et les langues, ce qui confirme la place

<sup>15</sup> Elle précise : « Ayant acquis son indépendance par la plume, Peyrebrune a réussi à s'installer chez elle à Paris où, le lundi, elle reçoit, dans son élégant petit salon, un cercle littéraire restreint » (Torrezão, 1888 : 265).

<sup>16</sup> Sur les maisons d'écrivain et les effets de présence de la littérature, voir Daniel Fabre (2002).

<sup>17</sup> Rappelons-le, dans son entrefilet, Thilda prévient les critiques en affirmant que les bas-bleus ne sont pas des viragos, mais bien des femmes respectables.

<sup>18</sup> On peut comparer les deux textes qui sacralisent (en mode mineur) l'écrivaine au compte rendu (non signé) de la matinée fait par le *Gil Blas* où Peyrebrune n'est plus au centre et où l'événement mondain prend le pas sur la personne de l'écrivaine (Anonyme, 1885 : 1). Notons qu'à part cet article et la chronique de Carmen (Delaville), peu de journaux parisiens ont repris la nouvelle de la matinée chez Peyrebrune.

qu'occupe l'autrice de *Mademoiselle de Trémor* dans le paysage littéraire, et introduit une forme de sororité intellectuelle transnationale.

\* \* \*

À défaut d'avoir pu intégrer les cénacles masculins dominants, Georges de Peyrebrune, comme plusieurs autres femmes de lettres, a su utiliser les ressources de la presse (notamment du *Télégraphe*, de la *Revue verte* ou des *Matinées espagnoles*) pour rendre visibles son œuvre et celle de ses consœurs et a pu profiter en retour d'un traitement médiatique qui a constitué un levier de reconnaissance. Sa relation amicale avec Camille Delaville est à cet égard révélatrice de cette réciprocité littéraire<sup>19</sup>. Les publications de Thilda, Peyrebrune, Delaville – mais aussi de Torrezão dont le volume de souvenirs reprend des logiques médiatiques (citation du *Gil Blas*, mise en récit d'une visite à l'écrivaine, viralité) – participent d'une stratégie de consécration croisée, fondée sur la visibilité, l'adoubement mutuel et la circulation des œuvres. Toutefois, ce qui fait défaut dans cette bataille dans la presse est sa pérennité, car le journal est une « machine à péremption » (Thérenty, 2023 [2019] : 79). La fabrique médiatique des réseaux féminins au XIX<sup>e</sup> siècle est donc inscrite dans une tension entre affirmation publique immédiate (nécessaire à la professionnalisation féminine) et difficulté à s'inscrire dans la durée. À cette obsolescence programmée s'ajoutent les morts prématurées de Thilda en 1886 et de Delaville en 1888 qui affaiblissent le réseau. Le « cercle » de Peyrebrune n'y a pas survécu, faute de stabilité géographique, de relais symboliques ou de soutien éditorial. L'écrivaine, obligée d'effectuer plusieurs séjours en Dordogne où l'appellent ses obligations matrimoniales, s'éloigne trop souvent de la capitale culturelle pour en être un des piliers. De plus, confrontée à de graves difficultés financières, elle ne peut pas aller dîner au restaurant ou offrir à déjeuner de manière hebdomadaire. Les dîners des bas-bleus et les matinées du quai d'Orléans ont été relayés dans la presse comme des événements collectifs, porteurs d'un certain capital culturel. À ce titre, ce sont des « instances<sup>20</sup> ». Si ces sociabilités féminines n'ont pas connu le prestige ou la longévité des cénacles masculins, elles ont néanmoins offert à Georges de Peyrebrune une visibilité stratégique en l'inscrivant, pour un temps, au centre d'une scène littéraire féminine en pleine affirmation.

## Références bibliographiques

- Anonyme, (1885) « Nouvelles et Échos », *Gil Blas*. 14 mai, p. 1.
- Anonyme, (1887) « La Margotte par Georges de Peyrebrune », *Gil Blas*. 19 août, p. 1.
- Aurevilly, Barbey d', (1968 [1878]) *Les Œuvres et les Hommes au XIX<sup>e</sup> siècle*, t. V, *Les Bas-bleus*. Genève, Slatkine Reprints, p. XI.
- Bourde, Paul, (1883) « Le Mouvement littéraire », *Le Temps*. 22 novembre, p. 3.
- Brunetière, Ferdinand, (1884) « Les Petits naturalistes », *La Revue des Deux Mondes*. 1<sup>er</sup> août, pp. 693-704. Disponible sur : <https://www.revue-des-deux-mondes.fr/article-revue/les-petits-naturalistes> [Dernier accès le 30 juin 2025].
- Butler, Judith, (2004) *Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann. Paris, Éditions Amsterdam.
- Chincholle, Charles, (1884) « Le Dîner des Bas-bleus », *Le Figaro*. 7 octobre, p. 2.
- Colin, René-Pierre, (1988) *Zola renégats et alliés. La République naturaliste*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Colombine, (1886) « Chronique », *Gil Blas*. 24 mai, p. 1.
- Delaville, Camille, (1883) « Causerie littéraire », *L'Opinion nationale*. 29 octobre, p. 1.
- Delaville, Camille, (1885) « Les Heures parisiennes. Une matinée chez Georges de Peyrebrune », *La Presse*. 16 mai, p. 2.
- Delaville, Camille, (1887a) « Mes Contemporaines : Georges de Peyrebrune », *Le Constitutionnel*. 28 février, p. 3.
- Delaville, Camille, (1887b) « Les Livres », *Le Constitutionnel*. 19 novembre, p. 3.
- Del Lungo Andrea & Brigitte Louichon (dir.), (2017) *La Littérature en bas-bleus*, t. III, *Romancières en France de 1870 à 1914*. Paris, Classiques Garnier. Col. Masculin/féminin dans l'Europe moderne.
- Delvaux, Martine, (2025 [2019]) *Le Boys club*, nouvelle édition revue et augmentée. Montréal, Remue-Ménage.
- Dubois, Jacques, (1978) « Émergence et position du groupe naturaliste dans l'institution » in Cogny, Pierre, *Le naturalisme*, colloque de Cerisy. Paris, U.G.E. Col. 10/18, pp. 75-91.

<sup>19</sup> Nelly Sanchez a bien montré combien « la complémentarité de leurs champs de compétence a profité à leurs carrières respectives. Sitôt que Camille Delaville a découvert les œuvres de sa consœur, elle a multiplié les articles à leur sujet. Grâce à elle, Georges de Peyrebrune fut un temps omniprésente dans la presse [notamment dans *Le Télégraphe*, *La République française*, *La Revue politique et littéraire*]. Il reste cependant à découvrir le véritable impact que les écrits de la chroniqueuse ont eu sur sa notoriété. En tenant ce rôle d'hagiographe informel, Camille Delaville profitait de la renommée grandissante de son amie qui venait de publier plusieurs romans à succès » (2010a : 13-14). Margot Irvine souligne aussi l'entraide entre les deux femmes : « La correspondance de Delaville avec de Peyrebrune indique à quel point il était difficile pour les femmes de lettres de placer des comptes rendus de leurs ouvrages dans la grande presse parisienne. Ces deux autrices se rendent utiles l'une pour l'autre justement parce qu'elles vantent leurs ouvrages auprès d'autres, elles publient des comptes rendus et parviennent à placer des portraits ou des silhouettes, pour employer l'expression que Delaville préfère, qui présentent un bilan de la carrière littéraire » (2022 : § 20).

<sup>20</sup> Jacques Dubois définit « l'instance » comme un « rouage institutionnel remplissant une fonction spécifique dans l'élaboration, la définition ou la légitimation d'une œuvre » (1986 [1978] : 82).

- Dubois, Jacques, (1986 [1978]) *L'Institution de la littérature. Introduction à une sociologie*. Bruxelles, Labor-Nathan. Col. Dossiers Média.
- Fabre, Daniel, (2002) « Introduction générale : à la recherche de l'aura perdue », *7<sup>e</sup> Rencontres des maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires*, Bourges, novembre. Disponible sur : <https://litterature-lieux.com/up/File/publications/2002-actes.pdf> [Dernier accès le 30 juin 2025].
- Glinoe, Anthony & Vincent Laisney, (2017) « La Configuration des lieux de sociabilité cénaculaires », *Contextes*. N° 19. DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.6312>
- Haro Hernandez, Lydia de, (2020) « Regards croisés : Zola (Jupiter) et Peyrebrune (Hunedell) » in Haro Hernandez, Lydia de & Jean-Paul Socard, *Défense et illustration des femmes de lettres en France au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris et Alberobello, L'Harmattan et AGA Arti Grafiche Alberobello, pp. 55-81.
- Haro Hernandez, Lydia de & Jean-Paul Socard, (2020) *Défense et illustration des femmes de lettres en France au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris et Alberobello, L'Harmattan et AGA Arti Grafiche Alberobello.
- Irvine, Margot, (2022) « Un réseau de femmes journalistes : les collaboratrices aux *Matinées espagnoles* » in Planté, Christine, Marie-Ève Thérenty & Isabelle Matamoros (dir.), *Féminin/Masculin dans la presse du XIX<sup>e</sup> siècle*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, pp. 373-386. Disponible sur : <https://books.openedition.org/pul/44203> [Dernier accès le 30 juin 2025].
- Larson, Sharon, (2018) « "Elle n'est pas un 'bas-bleu', mais un écrivain". Georges de Peyrebrune's Woman Writer », *Nineteenth-Century Contexts*. Vol. 40, n° 1, janvier, pp. 19-31. DOI: 10.1080/08905495.2018.1393734
- Legrand, Amélie, (2018) *Des romancières sous la Restauration. Genre et réception*. Paris, Classiques Garnier. Col. Masculin/féminin dans l'Europe moderne. Disponible sur : <https://classiques-garnier.com/des-romancieres-sous-la-restauration-genre-et-reception-la-posture-de-l-humilite.html?displaymode=full#footnote-1068-backlink> [Dernier accès le 30 juin 2025].
- Lemaitre, Jules, (1886) « Romanciers contemporains : Georges de Peyrebrune », *La Revue politique et littéraire*. 30 octobre, p. 4.
- Martin-Fugier, Anne, (2007) « Convivialité masculine au XIX<sup>e</sup> siècle : les dîners Bixio et Magny », *Romantisme*. Vol. 3, n° 137, p. 49-59.
- Ménard, Sophie, (2026) « Reconnecter Georges de Peyrebrune au réseau naturaliste : les fatalités du ventre féminin dans *Victoire la Rouge* », *Médias 19*, « Le naturalisme en réseaux », Charlier, Marie-Astrid (dir.). Disponible sur : <https://www.medias19.org/publications/le-naturalisme-en-reseaux/reconnecter-georges-de-peyrebrune-au-reseau-naturaliste-les-fatalites-du-ventre-feminin-dans-victoire-la-rouge> [Dernier accès le 23 avril 2026].
- Nizard, Lucie, (2026) « Georges de Peyrebrune, ou comment s'inscrire en "bas-bleu" dans les réseaux naturalistes », *Médias 19*, « Le naturalisme en réseaux », Charlier, Marie-Astrid (dir.). Disponible sur : <https://www.medias19.org/publications/le-naturalisme-en-reseaux/georges-de-peyrebrune-ou-comment-sinscrire-en-bas-bleu-dans-les-reseaux-naturalistes> [Dernier accès le 23 avril 2026].
- Nora, Olivier, (1986) « La Visite au grand écrivain », in Nora, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire II. La nation*. Paris, Gallimard. Col. Bibliothèque illustrée des histoires, pp. 563-587.
- Pagès, Alain, (2014) *Zola et le groupe de Médan. Histoire d'un cercle littéraire*. Paris, Perrin.
- Peyrebrune, Georges de, (1879) « M. E. Zola et M<sup>\*\*\*</sup> de Périgueux », *Le Réveil de la Dordogne*, 22 mai.
- Peyrebrune, Georges de, (1884) Lettre à Joseph Reinach, vendredi [juin]. Paris, Bibliothèque nationale de France, NAF 13565, f° 162.
- Planté, Christine, (2015 [1989]), *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*. Lyon, Presses universitaires de Lyon. Col. Des deux sexes et autres.
- Reid, Martine, (2020) « Introduction » in Reid, Martine et al., *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, t. II, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle. Francophonies, Paris, Gallimard. Col. Folio essais. Disponible sur : <https://shs.cairn.info/femmes-et-litterature-une-histoire-culturelle-tome-2-xixe-xxie-siecle-francophonies--9782072889707-page-11?lang=fr#reIno44> [Dernier accès le 30 juin 2025].
- Rute, Marie-Letitia de, (1888) « Courrier de Paris », *Nouvelle revue internationale*. 31 juillet, p. 198.
- Saïdah, Jean-Pierre (dir.), (2012) *Catulle Mendès et la République des lettres*. Paris, Classiques Garnier. Col. Études dix-neuviémistes.
- Saminadayar-Perrin, Corinne, (2020) « Introduction. Les "petits" naturalistes : une littérature au second degré ? », *Les Cahiers naturalistes*. N° 94, pp. 15-30.
- Saminadayar-Perrin, Corinne, (2022) « Le Cénacle et le boulevard : l'envers et l'endroit » in Vaillant, Alain & Yoan Vérilhac, *Vie de bohème et petite presse au XIX<sup>e</sup> siècle*. Nanterre, Presse universitaires de Paris Nanterre, pp. 71-85. Disponible sur : <https://books.openedition.org/pupo/24512?lang=fr> [Dernier accès le 30 juin 2025].
- Sanchez, Nelly, (2002) « "Le Cas d'Émile Zola" par Georges de Peyrebrune », *Excavatio*. Vol. 17, n° 12, pp. 178-188.
- Sanchez, Nelly, (2007) « "Les Filles cachées du naturalisme", étude sur la filiation littéraire entre Zola et Georges de Peyrebrune, Rachilde et Marcelle Tinayre » in Camus, Marianne (dir.), *Création au féminin*. Dijon, Presses universitaires de Dijon. Col. Kaléidoscopes, pp. 185-198.
- Sanchez, Nelly (éd.), (2010a) *Lettres de Camille Delaville à Georges de Peyrebrune, 1884-1888*. Brest, Centre d'étude des correspondances et journaux intimes.
- Sanchez, Nelly, (2010b) « Camille Delaville (1838-1888), une journaliste féministe ? », *Genre & Histoire. La revue de l'Association Mnémosyne*. N° 7, automne. DOI : <https://doi.org/10.4000/genrehistoire.1078>
- Seillan, Jean-Marie, (2012) *Le Roman idéaliste dans le second XIX<sup>e</sup> siècle. Littérature ou "bouillon de veau" ?*. Paris, Classiques Garnier. Col. Études romantiques et dix-neuviémistes.

- Socard, Jean-Paul, (2011) *Georges de Peyrebrune (1841-1917), itinéraire d'une femme de lettres, du Périgord à Paris*. Arka, Périgueux.
- Thérenty, Marie-Ève, (2023 [2019]) *Femmes de presse, femme de lettre*. Paris, CNRS Édition. Col. Biblis.
- Thilda, Jeanne, (1884) « Le Dîner des Bas-Bleus », *Gil Blas*. 10 juillet, pp. 1-2.
- Torrezão, Guiomar, (1888) *Paris. Impressões de viagem*. Porto, Livraria Civilisação de Eduardo da Costa Santos.
- Zanone, Damien, (2015) « Idéalisme/Réalisme » in Bernard-Griffiths, Simone et Pascale Auraix-Jonchière (dir.), *Dictionnaire de George Sand*. Paris, Honoré Champion, pp. 543-551.